

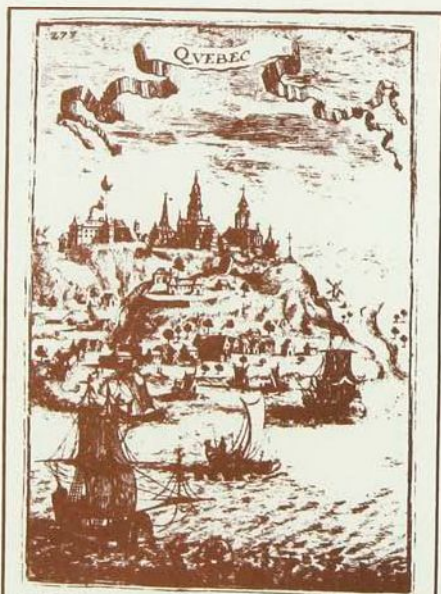
Yvon H. Couture

AKI TÊWÊGAN

LE TAMBOUR DE LA TERRE



Letras
P&S



Bibliothèque Nationale du Québec



Racines amérindiennes

La collection *Racines amérindiennes* a connu beaucoup de tribulations. Créée au début des années 1980 par Hyperborée, de Val-d'Or, elle devait se poursuivre chez Asticou, de Hull. Mais, comme cette dernière maison ferma ses portes, c'est D'ici et d'ailleurs, de Val-d'Or, qui a pris le relais pendant quelque temps. D'ici et d'ailleurs a rendu l'âme dans la deuxième moitié des années 1990. Lettresplus est donc la troisième maison à s'associer à cette collection.

Le logo retenu pour la collection est un pictogramme exécuté par Yvon H. Couture, d'après un dessin rupestre découvert au lac Wapizagonke, en Mauricie... On ne connaît pas sa signification exacte, mais ils semble bien y avoir au moins une tortue, selon M. Couture.

Aki Têwêgan

Du même auteur

Lexique français-algonquin, Val-d'Or, éditions Hyperborée,
1982.

Les Algonquins, essai, Val-d'Or, éditions Hyperborée, 1983.

Le Voyage de Zomlok, roman, Hull, éditions Asticou, 1988.

Natura, poésie, Val-d'Or, éditions D'ici et d'ailleurs, 1990.

Les Anciens, poésie, Rillieux, Sur le dos de la tortue, 1991.

Yvon H. Couture

AKI TÊWÊGAN
LE TAMBOUR DE LA TERRE

Lettresplus
Hull (Québec)

Données de catalogage avant publication (Canada)

Couture, Yvon H. (Yvon Hermann), 1946-

Aki Têwêgan = Le tambour de la terre

(Collection Racines amérindiens ; n° 8)

Poèmes.

Texte en français seulement.

ISBN 2-922134-04-0

I. Algonquin (Indiens) – Mœurs et coutumes – Poésie. I. Titre.

II. Titre : Tambour de la terre. IV. Collection

PS8555.O832A84 2000 C897'.3 C00-940732-4

PS9555.O832A84 2000

PQ3919.2.C68A84 2000

Lettresplus

81, rue Doucet

Hull (Québec) J8Y 5P2

Téléphone : (819) 772-2550 / 1-877-772-2551 (sans frais)

Télécopieur : (819) 772-2744

- Production**
- Conception graphique : Lettresplus
 - Typographie et mise en pages : Jean Ferguson
 - Page couverture : œuvre du sculpteur Jim Couture, inspirée du poème « Le Tambour de la Terre »
 - Impression : AGMV / Marquis, Cap Saint-Ignace (Québec)
 - Films : Imprimerie Vincent, Hull (Québec)

Distribution DIFFUSION PROLOGUE
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) J7H 1N7
Téléphone : (514) 434-0306 / 1-800-363-2864
Télécopieur : (514) 434-2627 / 1-800-361-8088

Dépôt légal Deuxième trimestre de 2000
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Yvon H. Couture et Lettresplus, 2000

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce, en partie, à une subvention de la Fondation littéraire Jean Ferguson.

PS
9555
092A84
2000.

À Denys Chabot

MIGWETCH

Merci !
Ô
Maître
De la Vie

Pour ces yeux
Qui s'ouvrent
À nouveau
Sur le monde

Merci !

Créateur
De toutes
Choses

Pour
Mon coeur
Qui continue
À se battre

Merci !

Pour le Soleil
Qui éclaire
Et réchauffe
La Terre...

Et tout
Ce qu'elle porte

Merci !

Pour la vie
Qui palpite

Merci !

Pour l'Enfant
Qui joue

Merci !

Pour les rêves
Des hommes

Merci !

Pour les Animaux
Nos compagnons
Et nos frères

Merci !

Pour les Plantes
Qui nous vêtent
Nous soignent
Et nous sustentent

Et pour les Arbres
Qui purifient l'air
Et nous abritent

Merci pour l'air
Merci pour l'eau
Merci pour la terre
Merci pour le feu

Merci pour l'espoir
Qu'un jour prochain
La Paix et l'Amour
Régneront enfin
Parmi tes Enfants
Aux yeux clos...

Merci pour tout !

Migwetch ! Migwetch !

Kitchi migwetch !

VOICI !

Vous êtes fatigués
de la télé,
des ordinateurs
et du net ?

Vous êtes las
de contempler
le tableau
des victimes
dans les médias ?

Voici une parcelle
de Forêt boréale,
une gerbe de Fleurs
des Sous-Bois.
Liées de Ouatape
et habillées
de mousse...
À Caribous

Voici un bâtonnet
d'Encens extraits
de Résines...
De Pin et de Sapin

Voici des rameaux
de Cèdre,
et des Branches...
De Mélèze laricin

Voici des Parfums
de foin d'odeur,
de Thé du Labrador
et d'Anaphale...
Marguerite.

Voici une Coupe
de Rosée du Matin,

Une infusion
de Mille-Feuille,
Une pincée...
De Kinnikinnik,

Un Filament de Brume...

Un peu de Rêve...

Et de fantaisie.

VOYAGE AU MEXIQUE

J'ai sorti
Mon vieux
Quat'roues,

Lui ai fixé
Un moteur
Électrique

Et...
Je suis parti,

Parti...
Vers le Mexique.

Au début,
Je roulais
Lentement,

Au bord
De la route
Asphaltée...

Tout était beau...

Je serrai alors
Ma poignée...
De bécique,
Et pris

De la vitesse,
Roulant...
De plus en plus vite.

L'entrée
D'un chemin
De gravelle
Apparut soudain
À ma gauche...

Entre les Épinettes.

Je m'y engageai,
Sans trop hésiter.

C'était une route
En mauvais état,
Remplie de trous
Et de bosses...

Je songeai
À m'arrêter...
Mais...
Il était déjà
Trop tard...

Je dévalais
Une pente raide,
Mon bazou
N'avait plus de freins,

Je perdais le contrôle !
En bas de la côte,
Il y avait...
Une bâtisse,
Vers laquelle
Je fonçais
À toute vitesse.

Mon vieux quat'roues
Perdait des morceaux,
Ils se détachaient
L'un après l'autre,
Et disparaissaient
De ma vue...

Je me retrouvai
Bientôt à pieds,
Au bas de la côte.

Tiens !
J'entends...
De la musique ?...

On dirait...
Une fiesta...
Mexicaine...

Serais-je rendu
À destination ?

J'entre...
Dans le bâtiment
En poussant...
Les portes à battant,
Genre saloon...

C'est une salle de danse !
C'est rempli à craquer.

J'avance, au milieu
De cette foule
Gesticulante,
À la recherche
D'un coin tranquille,
Pour m'exécuter...

(J'aime bien danser.)

Faisant alors claquer
Mes talons de bois
Sur le bois du plancher,
J'entame ma danse.

Mon poncho de laine,
D'un rouge flamboyant,
Est secoué...
Par mes mouvements.

Mon corps entier balance
Au rythme de mes pas,

Et ma longue chevelure,
D'un noir de jais...
Vient frôler mes joues.

J'exécute quelques figures
Avec (il me semble),
Une adresse consommée.

Transporté par la musique,
Je ne vois plus rien,
C'est le bonheur parfait...

Full catastrophique !
C'est ce moment exact
Que choisit l'orchestre
Pour s'arrêter !
Et tous les danseurs avec...

Je m'arrête aussi,
Un peu... abasourdi...

Silence de mort,

Qu'arrive-t-il encore ?

Je jette un regard autour...

Tout le monde me regarde !
Des voix murmurent...

Aurais-je
Par mégarde,
Marché sur le pied
De quelqu'un ?

Une voix inamicale
S'enquiert :
« Qui es-tu, señor ? »

« C'est leur porte-parole
Me dis-je,
Aussi bien répondre. »

Je leur déclare alors
d'une voix forte
Et pleine de fierté :
« **Je suis un Mestizo**
Venu du Nord ! »

Cette réponse...
N'a pas l'heur
De plaire,
Et je me vois aussitôt
Refoulé dehors !

Je me retrouve
Dans un corral...

C'est la nuit...

À la lueur
D'un feu de camp,
Quelques silhouettes,
Apparemment immobiles...

Des femmes...
Des hommes...
Des enfants... Assis...
Ou étendus sur le sol...
Enveloppés...
Dans leurs couvertures

Au milieu du corral...

Aucun d'entre eux ne bouge.

Je fais alors...
Quelques pas vers eux,
Hésitant...

Aucun mouvement ?

Je me glisse
Incognito,
Jusqu'à un poteau...
Où je m'adosse...

J'attends...
Immobile...
Moi aussi...

Deux hommes
S'arrachent enfin
Du groupe...
Et marchent
Vers moi...

Ces deux formes sombres,
Je les reconnais...
Sous leurs sombreros :
Ce sont deux Indios.

Ils arrivent
Tout près de moi,
S'arrêtent
Et me regardent,
Sans un mot...

L'un des deux
Est un vrai géant.
« Ça doit être le chef »,
Me dis-je...
Un peu inquiet.

Je fouille dans mes poches
À la recherche...
De mes... Papiers !
Mais, je ne trouve rien...

ABSOLUMENT RIEN !!!

Pas la moindre note,
Pas le moindre...
Petit bout de papier...

Mes poches sont vides !
Désespérément vides...

Mon petit morceau
D'Écorce de Bouleau
(Ma carte de Mestizo),
A disparu lui aussi...

Je n'ai plus d'identité !

Je suis désespéré...
Je fais de l'anxiété...

« On m'appelle Misabé »,
Dit le géant amérindien
En posant son gros bras
Autour de mes épaules.

Et il ajoute...
De la même voix aimable :
« Pijan !
Viens t'asseoir à ma table,
On va parler des Métis,
Et de mon travail aux États,
Si tu veux bien !... »
Et il m'entraîne avec lui.

J'ai beau lui expliquer
Que j'ai arrêté de boire
Le jour de mes vingt ans,
Il ne semble pas me croire.

Et comment pourrais-je échapper
À une pareille poigne ?

La table est déjà pleine !

Une voix soudain se fait entendre :
« D'la Laurentide pour tout l'monde ! »

Attention ! Navire en détresse !

Tout ça m'a donné soif,
Je commence à dériver...
Et le décor... a encore changé...

Me voici maintenant assis
Au beau milieu de la glace,
Dans l'aréna Maurice-Richard !

La table est encore plus chargée...
Mes amis ne sont plus les mêmes :
Nous parlons haut et fort,
Buvant force bières,
Chacun payant sa tournée.

- Où sommes-nous rendus ?
 - À Rosemère.
- Rosemère, au Mexique ?

Saisissant alors mon verre,
Je le porte à mes lèvres...

Pour réaliser,
Avec amertume,

Que ma bière...
A un goût salé.

KALÉIDOS

Ces branches
Qui cassent
Et se couchent
Avant même
Que la main
Ne les touche

Cette Femme Rouge
De rouge vêtue
Derrière la fenêtre
Dans un ciel d'encre

Ces murs...
Qui se transforment
Défilant...
En tapisseries
Innombrables...
Dans un Voyage...
Kaléidoscopique

Ces gens...
Qui semblent
Courir...
Mais ne font
Que... mourir

Cette multitude
Affairée.

Devant une porte...
Fermée.

Mais...
Il n'y a...
Personne...

Personne !

Seul...
Dans l'air
Le bourdon
Résonne.

LE CANTIQUE DE LA FORÊT

À chaque fois
Que j'ai été
Triste, déprimé,
Ce sont les Arbres
Qui m'ont consolé...

À chaque fois
Que j'ai été
Brisé, écrasé
Par les épreuves,
Ce sont des Arbres
Que j'ai serrés
Dans mes bras...

En ces moments
Difficiles,
Ce sont les Mésanges
Si gentilles...
Qui accompagnaient
Mes pas...

Quelle fidélité !

La chanson
Des Arbres
Est pour moi
Le plus beau
Des cantiques.

C'est une louange
Perpétuelle
Qui s'élève
Vers le Ciel...

Comme si...

Comme si...

L'Artiste
Suprême
Était venu
Lui-même
Jouer...
De ses...
Grandes Orgues.

HOMME RETROUVÉ

Que la limite
De ton Regard
Ne soit plus
Celle...
Des Étoiles...

Lointaines.

Que la limite
De ton Corps
Ne soit plus
Celle...
De la matière...

Inexistante.

Que tu puisses
Voguer...
Porté...
Comme...
Par une brise

Sur l'Océan
De la Pensée

Alors...

Tel...

Un Oiseau
Hors du temps

Tu surgiras
À la lumière

Ô Homme

Enfin...

Retrouvé...

ENFIN
RETROUVÉ !

TROIS PIGEONS

Trois pigeons...

Sur le trottoir
De la ville-cimetière,
Picoraient nerveusement
Les restes...
De ces robots.

Ils étaient beaux !

Mais...
Voici qu'arrive
Dans cette matinée
Grise...

Un passant...

Perdu...
Dans son monde
Intérieur...

Il ne voit pas
Ses frères...
Se nourrissant

Et...
Les écraserait
De son pied

Si...
Les volatiles...
Plus lucides

Ne se...
Déplaçaient
Pour le laisser
Passer...

ADOPI ET OZADI

Un Lapin domestique,
Enfui de sa cage étriquée,
S'était lié d'amitié
Avec un Lièvre arctique.

Le Lièvre avait pour nom Ozadi,
Et le Lapin s'appelait Adopi.

Lors d'une belle soirée d'été,
Pendant qu'ils gambadaient
Allègrement dans un pré,
Tout près d'un chemin asphalté,

Un événement récent
Revint à la mémoire d'Adopi,
Qui le raconta sur-le-champ
À son ami Ozadi :

« Un jeune garçon humain
Qui avait une lapinière,
Y déposa un jour
Un de tes frères,
Attrapé vivant dans un collet.

Il n'était pas encore très sage
Et croyait, dans son innocence,
Que tous feraient bon ménage...

Le lendemain matin,
En leur portant à manger,
Il découvrit tout découragé,
Sur le plancher de la cage,
Le Lièvre trépassé,
Par les lapins déchiquetés... »

Adopi regardait son ami.
Pour mesurer l'effet de sa fable...

Celui-ci avait les yeux baissés.
Des larmes...
Coulait sur ses joues...

Un mur... invisible...
Venait de s'élever entre eux.

Le jeune Lapin de Garenne
Avait compris son erreur,
Et regrettait son étourderie...

Mais, il était trop tard...
L'ami, qu'il venait de perdre
S'enfuyait déjà... loin de sa vue...

Ozadi, en quelques bonds,
Disparut à jamais...
Au plus profond...
De la Forêt...

« J'aurais donc dû
Tenir ma langue attachée »,
Se dit Adopi en lui-même.

Il se laissa choir sur l'herbe,
Le chagrin lui brisait le coeur.

Malgré sa vue
Brouillée par les larmes,
Il vit du sang desséché
Sur sa fourrure...

C'était le sien même,
Versé à la lapinière
Pour défendre la vie
D'un ami sauvage...
Prisonnier comme lui,
Dans cette maudite cage.

Adopi finit par se remettre
De ce gros chagrin..

Il continua son chemin,
Vivant en solitaire
Aux abords de la Forêt,
Et s'efforçant...
Par tous les moyens,
De se tenir loin,

Bien loin des humains...

ATTENTAT À LA TERRE

Bruits
Êtres
Abrutis

Hydrocarbures
Éléments
Impurs

Air
Fétide
Marais
Putrides

Chairs
Rongées
Coeurs
Écrasés

Terre
Profanée
Passages
Effondrés
Du nucléaire
Le péril
Dans l'air
Là-bas
Grésille

C'est
La fin
De l'âge
De la matière
Le mirage

De noires
Fumerolles
Couvrent déjà
De leurs linceuls

Les temps
Du mal
Des adorateurs
Du vil métal.

Ah !

Vil progrès !
Progrès immonde

Que de bêtises
En ton nom
Le monde...
N'a-t-il point
Commises...

LA CITÉE ÉCROULÉE

Ami...
Crois-moi
Écoute
Avec...
Effroi

Ces trois
Corbeaux
Qui...
Croassent

Perchés
Sur...
Les ruines
De Troie...

La cité
Écroulée

Écrasée
Sous un
Amas
Gigantesque

De trois
Milliards
De tonnes
De souillures !

CROA !
CROA !
CROA !

(DETROIT,
Michigan,
Le 16 août 1969.)

MICROCOSMOS

La Solitude ?

La Solitude
Est un Univers

Un Univers...
Parfois merveilleux
Un Univers...
Parfois horrible

Le jour...
Et la nuit,
Je suis seul

Et, pourtant...
Je ne suis jamais
Vraiment seul..

Je...
Suis beaucoup

Je...
Nous parlons

Je...
Nous regardons

Je...
Voyageons ensemble

Parfois seul...
Parfois en groupe

Tout à la fois
Solitude
Et multitude...

Je suis...
Un Univers

Peuplé...
D'Étoiles,
De Galaxies
Et de Planètes

Un Univers
Contenant...
D'autres Univers

Et habitant...

Un autre...

Univers.

CORPS DE GLOIRE

Ô si longtemps
Cloîtré...
Par la matière
Abhorrée...

Enfin !
Je suis libre...

Voguant
En des lieux
Familiers,

Je plane
Où bon me semble,
Errant en des Espaces
Infinis...

Il m'arrive même
De butiner
Au passage
Les Couleurs éclatantes
De Paysages vivants
Que je survole
Tout en les pénétrant...

Voici une vaste Forêt
Au feuillage...

D'un Vert Phosphorescent
Dont je frôle les cimes
Tout en les traversant...

Je me vois par la suite
Debout...
Sur une Montagne de Glace
Resplendissante...
De Lumière Bleutée...

Me voici encor
Au-dessus
Des Vagues Mouvantes
D'une Mer aux Eaux
D'un Bleu Immense
Et Profond...
Dont j'effleure...
En la survolant
La Blanche Écume...

Voici une Plage
De Sable d'Or
Où je me pose
Un instant...

Aussi long...
Qu'une Éternité...

Mon Corps Spirituel
Resplendissant
De Lumière Dorée
Chasse les ténèbres
En des coins reculés...

Irradiant
Ce Monde
Éthérique

Des Choeurs Célestes
Font entendre
Les Projections Sublimes
De leurs Chants Musicaux...

Cette Musique
Possède...
La Couleur
Et la Vie

D'une Aurore
Boréale...

PAYS NATAL

C'était une vallée
Peu profonde, large,
Et agrémentée
De nombreuses collines.

Au coeur de ce pays,
Se blottissait une mesure,
Au milieu de grands Arbres...
C'était le refuge d'un sage.

Il vivait là,
Seul depuis bien des ans,
Loin du clinquant
Et du tohu-bohu du monde.

Les gens du voisinage
Chuchotaient de lui
À travers les branchages,
Qu'il avait autrefois connu,
Dans le domaine des arts,
Une brillante carrière...

Intrigué par le personnage,
Un jeune écrivain curieux
Se décida, un jour,
À aller l'interviewer...

Le vieil ermite,
Qui était aussi
Un peu misanthrope,
Refusa bien sûr
De le recevoir...

Mais le jeune était tenace,
Et il persista
Dans son entreprise...

Un matin donc,
En prenant sa marche,
Le vieil homme trouva
À nouveau
L'intrus sur sa route...

Comme il était très poli,
Il le salua selon les usages
Et lui fit même un sourire...

Encouragé par cet accueil,
Le jeune homme le suivit,
Tout en lui posant des questions...

Cette deuxième approche
Ne donna guère de résultats,
L'homme s'était à nouveau
Réfugié dans le Silence...

Le garçon persista pourtant,
Épuisant toutes les notes
Inscrites d'avance dans
Son petit calepin noir...

Ce fut un exercice inutile,
Le vieillard demeurant...
Aussi silencieux...
Que l'immuable rocher.

Il fut bien forcé
De cesser son babillage.
Ce qui l'incita à la réflexion...

Ils marchèrent ainsi
Côte à côte,
Jusqu'au flanc
De la colline fleurie
Où se blottissait
La cabane du sage...

Nul ne saura jamais
Si ce fut la marche
Au grand air,
Ou la beauté du paysage
Qui l'inspira,
Mais une question
Vraiment importante
Vint titiller
La curiosité du jeune homme...

Il la formula ainsi :

« Quel est donc, en ce bas-monde,
L'être qui a eu la plus grande
Influence sur votre vie ? »

En entendant ces mots,
Le vieillard s'arrêta net.

Il redressa son corps fatigué,
Plongea son regard
Dans le lointain,
(Ses yeux sombres
Brillaient d'un éclat
Surprenant malgré
Sa demi-cécité...)
Et... frappant doucement...
Le sol... de l'extrémité...
De son bâton...

Il répondit,
La voix pleine d'émotion :
« C'est ce pays,
Qui m'a vu naître. »

CE PAYS.

SAGESSE INFUSE

Les paroles
Du jour
Du corps
Sont toujours
Futiles
Car dénuées
De sens

Les Paroles
Du Jour
De l'Esprit
Sont précieuses
Car toujours
Chargées
De Sens/
Connaissance

Ce Sens
Toujours
Difficile
À saisir

Est celui
Qui guide
L'Homme
Dans les...
Méandres

De son
Existence
Terrestre.

Les Paroles
Du Jour
De l'Esprit ?

Serait-ce là...

La Sagesse...
Infuse ?

LE MURMURE DE LA TERRE

Ô toi
Qui médites

Assis...

Sur le
Vénérable
Rocher...

Écoute
Avec grande
Attention...

Le Murmure
De la Terre.

Elle...
Te chuchote...
Des Mots...

Elle te chuchote des Mots.

C'est là...
Que tu dois...
Chercher...

LE SOMMEIL D'AKI

La nuit
pailletée
d'Étoiles
étendait
son Manteau
sombre
sur la Terre
endormie,
y mêlant
ses ombres.

Comme...
une tendre
amie...
la protégeant
de ses voiles.

La Lune
marmoréenne
veillait
elle aussi,
sur sa fille
endormie,
la caressant
de ses rayons
de lumière
blanche...

Spectacle
peu banal,
en ce sol
boréal,
que ces jeux
de lumières
et d'ombres.

Aki repose...

Aki rêve...

AU FESTIN DE LA VIE

C'est l'Aube
Et je marche...

Le lait d'Aki
Coule...
À profusion...

Se répandant
À la surface
De son sein.

Les nuages
Naissent...
De la Terre.

La brume
Est si épaisse...
C'est à peine
Si je vois
À deux pas
Devant moi.

Ô abondance !
Ô générosité !

Et quelle paix !

Dans cette atmosphère ouatée,
Marcher est comme rêver.

Des trilles fusent
De toutes parts !

Les chœurs de la Forêt
Sont en fête...

Enfouis profondément
Dans le lait
De leur nourrice,
Les Animaux
Se sentent
En sécurité.

Ils s'avancent
Hardiment...

Mes yeux
Pourtant grands ouverts,
Ne sont pas assez grands
Pour capturer tant de Beauté...

Mes narines...
Sont remplies
Des parfums suaves
Du printemps

Impossible !

Impossible...
D'exprimer
Ces odeurs
Enivrantes...

Les Arbres...
Ne sont plus
Que des ombres,
(À mes yeux)...

Les verts tendres
De leur jeune feuillaison
Sont à peine perceptibles...

La silhouette
D'un jeune Cerf
Apparaît soudain
Devant moi !!!

Je reste paralysé
D'émerveillement...

Il s'arrête...
Lui aussi...
Quelques instants...
Puis,
Disparaît...
Dans le brouillard,
Comme avalé
Par la Forêt...

Sais-tu ?...
Sais-tu...
Que je t'aime...
Wâwâshkêshish ?

Oui...
L'Amour
Est partout,
La Vie...
Est partout.

Bonheur...
Félicité...

Mon coeur déborde,
Tel une coupe
De félicités
Puisées...

Au Festin
De la Vie !

Exulte !
Ô mon âme...
Exulte !

LE GRAND CORBEAU

Tout en haut...
D'un poteau électrique,
Un Grand Corbeau
Se tient solitaire,
Tel... une gargouille...
Pathétique.

Il darde son oeil noir
Sur la terre...

Que cherche-t-il
De sa sombre prunelle ?
Quelque pitance...
À se mettre dans le bec ?

A-t-il vu un débris
Dans la ruelle;
Patates frites
Ou croustilles...
« Made in Quebec »,
Qu'il abandonne
Aussitôt
Son perchoir
Pour se laisser...
Sur la neige choir.

Vite !
Il ramasse son butin

Et, à grands coups
De ses ailes d'ardoise
Il retourne...
Se percher plus loin

Pour se protéger
Du vent glacial,
Il gonfle parfois
À l'excès son plumage.

Sa silhouette
Se découpe alors
Sur le fond du ciel,
Comme une ombre...
Chinoise.

Pourquoi fait-on
De nos jours
À sa race,
Cette réputation
Sinistre...
De volatiles
Rapailleurs,
D'oiseaux rapaces ?

On en a peur...
À cause de sa couleur...
Qu'on associe trop souvent
Aux ténèbres de la nuit.

Il fut pourtant
Le guide...
De marins fameux
Qui hantèrent
Avec lui...
Toutes les tempêtes,

De la Mer du Nord...

À l'Océan Brumeux.

UN SENTIER D'ARC-EN-CIEL

Ma promenade matinale m'a conduit sur la rive d'une petite rivière où j'aime bien méditer. Je m'assois sur une grosse pierre, toujours la même, sise à moins d'un mètre du courant. Je regarde vers le Couchant.

Devant moi, la rivière s'élargit pour former comme un grand marais en partie couvert de joncs, où des Rats Musqués ont élevé leurs cabanes. J'ai découvert cet endroit paradisiaque au début du printemps. On est maintenant rendus à la mi-juin.

En arrivant, j'ai constaté que Kisis, le Magnifique, brillait déjà de tous ses feux, à l'Orient.

Un mince filet de brume s'effiloche lentement à la surface de l'onde... Le reflet des Arbres dans l'eau, le mouvement des vagues et la brume se mêlent admirablement. La contemplation de ces merveilles de la Nature m'absorbe complètement...

Un phénomène peu commun se produit alors ; un de ces cadeaux du Grand Artiste de l'Univers qui n'ont vraiment pas de prix : Un Arc-en-Ciel vient se former devant moi ; non pas dans les airs, comme cela se produit normalement, mais à la surface de l'eau !

Je le suis du regard jusqu'à l'endroit où il s'efface, au fond d'une baie formée par un coude de la Rivière... Juste là où commence la Forêt de Sapins et d'Épinettes Noires. Je le suis à nouveau du regard, mais en sens inverse, intrigué de savoir où il commence...

Partant de l'orée des Arbres, il s'étire en une courbe à peine prononcée, en s'accrochant au filet de brume

recouvrant la Rivière, jusqu'au rocher... où je suis assis !!!

Ô stupeur !!! C'est à mes pieds qu'il prend naissance... ou me traverse ? Je suis au beau milieu de ses couleurs... Il me pénètre, passe à travers moi peut-être, sans que je puisse le voir à cause de sa proximité !

Quelle émotion ! Transporté de bonheur, j'imagine mon esprit s'évader de son enveloppe de chair et marcher sur ce Sentier de Couleurs...

Mais, j'y suis déjà d'une certaine manière, je le réalise maintenant, je suis déjà engagé sur le Sentier de l'Arc-en-Ciel. Du Levant au Couchant de ma Marche terrestre, et je suis maintenant rendu au mi-temps de ma vie, pleinement engagé sur ce Sentier de Beauté.

Mais, ici, le temps n'existe plus... Pendant que j'essaie maladroitement de décrire ce que je Vois sur un bout de papier, ce que je vis, l'Arc-en-Ciel s'efface lentement, avec la Couverture de Brume qui se dissout... Quel dommage !

Mais toute bonne chose a une fin, même les plus grandes consolations du Ciel. Sinon, on s'y habituerait, et on finirait même par s'en fatiguer.

Soudain ! Un bruit de portières d'auto qui se referment. Le charme est brisé; un pêcheur et ses deux fils viennent de se pointer.

Debout sur le pont, accoudé au garde-fou, l'homme s'enquiert :

- Ça mord-ti à matin ?

- Pantoute ! que je lui réponds, avec l'espoir, ô combien mince, de le décourager.

Leur arrivée tapageuse n'a pas réussi à rompre entièrement le charme qui m'a envahi... Mais, il s'effiloche lui aussi, chassé par leurs bruits persistants. Drôles de pêcheurs ! Moi qui croyais que le bruit effrayait les poissons. À quelle époque vivons-nous ? Ils sont arrivés ici avec l'idée en tête que j'étais un pêcheur, et rien ne pourrait les convaincre du contraire ; surtout le père...

La Vision n'est plus qu'une tache de couleur rosée, scintillante, à peine visible, de l'autre côté de la Rivière... Un peu de jaune se mêle encore au vert de la forêt inversée, à la surface de l'eau. Et le Lait d'Aki s'étirole ; dessinant des Sentiers de Neige sur ce monde aquatique... Comme une représentation de la Voûte du Ciel à l'échelle de la Rivière, une Voie Lactée en miniature...

Un des garçons lance une pierre dans l'eau, faisant éclater le manteau de brume. Il a réussi à le percer, et le trou s'agrandit, et s'agrandit, jusqu'à le disperser complètement... Ce qui finit de m'arracher à ma contemplation...

Je suis aussitôt assailli par une nuée de moustiques ! Mouches noires et « maringouines » (seules les femelles piquent, les mâles se contentant de sève et de rosée du matin) se jettent sur moi en masse, assoiffées de sang !

Après la consolation, voici la tentation. Sans en faire aucun cas, je m'arrache du rocher, les jambes un peu ankylosées... et remercie du fond du Coeur, le Maître de la Vie de m'avoir tant donné. Je suis si heureux, que

des gouttes d'eau salée viennent brouiller ma vision pendant que je marche vers la maison.

« Je placerai mon Arc au milieu des nuées, afin qu'il soit le signe de mon Alliance avec vous et avec toutes les Créatures de la Terre... »

[Celles qui descendent des Animaux de l'Arche. (Les moustiques n'y étaient sûrement pas...)]

FUIR !

L'air empeste
Les émanations
D'essence...

Le bruit
Du trafic
Est infernal.

Vision dantesque,
Que cette meute
D'amas de ferraille
Courant vers
Je ne sais
Quel abîme...

La puanteur...
Est si forte
Que j'ose...
À peine...
Respirer...

Je retiens
Mon souffle
Malgré moi,
Je fais...
De l'anxiété.

Je manque d'air

J'étouffe !!!

Mon dîner...

A peine...

À passer...

Mon angoisse ?

Elle est la même

Que celle du gibier

Traqué par les chasseurs :

C'est la manifestation

De mon instinct de conservation.

Je ne hais pas la ville,

Mais je ne peux m'y habituer ;

Elle me rend malade...

Tout simplement.

Il ne me reste...

Qu'une solution :

FUIR !

AIMER !

Mon âme...
Est un désert brûlant,
Un vide...
Immense et désolant.

Mon coeur...
Est déchiré !
C'est une plaie vive
Qui réclame l'Amour,
Son seul baume.

Mon corps...
Est un feu
Inutile,
Car il ne réchauffe
Personne...

Mes bras s'ouvrent,
Se tendent...
Mais se referment
Sur le vide...

Aimer !

Je veux aimer
Et être aimé,

Car la vie...
Sans Amour...

C'est le néant !

Le Néant...

LE CANTIQUE DE L'EAU

J'avais perdu l'amour... Après l'avoir cherché vainement pendant des semaines et des mois, j'avais atteint un point de découragement tel, que même la mort m'indifférait... J'avais perdu l'amour, et avec l'amour, j'avais tout perdu. C'était pourtant la veille de Noël.

En dernier recours, je me rendis dans une petite maison où je savais qu'il y avait déjà eu de l'amour. Je montai au grenier, et m'étendis sur un petit lit. J'étais bien décidé à demeurer là, sans boire ni manger, sans parler ni même bouger, tant que je n'aurais pas reçu un signe d'amour.

Le premier jour passa sans que rien n'advienne. Pas le moindre signe... Le deuxième jour se passa de la même façon ; sans plus de résultats... Je cessai de compter les jours à partir du deuxième (je n'ai d'ailleurs aucune notion du temps).

Un matin, je me levai du lit comme un automate, la tête complètement vide. Je descendis l'escalier... Éttais-je en train d'abandonner mon projet ?
Avais-je échoué dans ma quête ?

Rien ne s'était passé... Je n'avais pu détecter le moindre signe d'Amour...

Je sortis de la petite maison et marchai vers l'Est, en suivant une route. Je marchai ainsi plusieurs kilomètres sans ressentir la moindre fatigue. Ce qui me surprit et me rassura un peu.

Je pris ensuite un chemin peu fréquenté, qui allait vers le Sud. Au bout de quelque temps, j'atteignis un pont qui enjambait une petite rivière. (J'avais déjà connu ici de grandes consolations, mais tout cela était maintenant enfoui aux tréfonds de ma mémoire. J'étais comme un zombie.)

Je m'engageai sur le pont et m'arrêtai au milieu, sans trop savoir pourquoi. Agissant toujours comme un automate, je me tournai vers le garde-fou, m'en approchai et y posai les deux mains, la tête toujours aussi vide...

La rivière était couverte de glace, sauf en un endroit précis : juste au-dessous de mes pieds... Mes yeux furent attirés par cet espace noir, au milieu de toute cette blancheur... C'était un petit rapide non recouvert de glace... Juste assez pour...

Mais l'eau, qui coulait allègrement, retint un instant mon attention. Cet instant fut suffisant pour permettre au bruit émis par la cascade de pénétrer dans ma tête. Ce bruit, qui était une musique cristalline et joyeuse, la remplit aussitôt complètement. Étant un passionné de musique, j'y portai toute mon attention. Elle se glissa de mes oreilles jusqu'à mon coeur et dans tout mon être, y produisant un bonheur indicible.

Quelque chose s'éveillait en moi et me transformait en grandissant. Avant même que mon cerveau recommence à fonctionner, j'avais identifié cette *Chose* avec certitude : c'était l'Amour ! Ce trésor, le plus précieux de tous, je l'avais enfin retrouvé.

J'eus alors la conviction profonde que j'étais aimé. Il y avait Quelqu'Un qui habitait là, au coeur de mon être, en même temps qu'il habitait dans la Cascade, et dans la Rivière, et partout dans l'Univers... Et cet Être Suprême, je savais que c'était Dieu, et que Dieu était l'Amour. J'étais aimé par l'Amour !

Je me dis alors en moi-même : « Dieu m'aime. Il y a quelqu'un qui m'aime, et c'est Dieu Lui-même. Alors... Si Dieu m'aime, ça vaut vraiment la peine de vivre. »

Je savourai ces instants si précieux du mieux que je pus. Je cherchais un signe d'Amour, désespérément, et j'en trouvai Un.

Ou plutôt, c'est Lui qui me trouva.

DES FLEURS POUR UNE AMIE

La nuit dernière,
J'ai rêvé à l'amie.

Son corps reposait
Sur un piédestal
De marbre froid.

Sa longue crinière
Couleur châtain clair,
Retombait vers le sol.

Deux hommes
Habillés de noir,
La veillaient...

Était-elle morte
Ou endormie ?

Je lui portai
Des fleurs,
Et deux grands
Cierges rouges.

Mais...
Les hommes en noir
Ont protesté :

« L'on n'apporte
Ces choses
Qu'aux morts. »

J'ai rêvé à l'amie...

Était-elle morte,
Ou endormie ?

LE GARDIEN

On a tué
Le Gardien
Et...
On a
Enterré
Sa tête

Puis,
On est
Rentrés
Dans la...
Cité-prison

Comme...
Si...
De rien
N'était.

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT !

LA GRANDE MEUTE

La troisième neige
Est tombée...
Cette nuit.

Je marche...
Sur un sol
Recouvert
D'un fin
Manteau
Blanc.

Vingt fois
J'ai croisé
La piste
Du Loup,
Vingt fois !

Je vis ici,
Au beau milieu
Du territoire
De chasse
De la plus
Grande meute
De Loups
Du pays...

Des Loups
« à pattes
De raquettes ».

De grands
Loups gris
De la Forêt
Boréale...

Mes amis,
Mes frères,
Ma famille,
Ma meute...

MAHIGANAG !

DANGER : CAPTEUR D'ÂMES

« Montrez-moi
Vos plus belles filles !
Apportez-moi
Votre meilleure bière ! »

Lança l'ermite
Aux villageois,
En descendant
De sa montagne.

Après un an
De réclusion,
J'émerge...
De mon refuge...

Comme un bouchon
De liège...
Retenu trop longtemps
Au fond d'un baril !

Je surgis
De mes solitudes glacées
Pour venir jouir à satiété
Des plaisirs de la cité...

Je m'achète donc
Une bière...

Désalcoolisée,
Loue un motel
Et m'installe
Confortablement
Devant la télé !

(Il y a plein de jolies filles
Dans la publicité.)

La télévision...
J'y ai renoncé
Il y a bien des années.
Quelqu'un m'en a apporté
Une, un jour,
Une toute petite,
En noir et blanc.

Quand j'ai réalisé
Que je suivais le hockey
Avec intérêt.
J'ai ouvert la porte
Et l'ai lancée dehors,
De toutes mes forces...

Elle est allée
Se fracasser
Sur une *slab* de ciment
Entre les bâtiments...
Puis je suis sorti

Avec la masse
Dans les mains,
Et l'ai réduite
En menus morceaux...

Il faut rendre
À la Terre,
Ce qui appartient
À la Terre.

Tout ce qui en est resté,
Est un morceau de carton
Attaché à un bout de ficelle,
Sur lequel étaient écrits
Ces simples mots :
DANGER !
CAPTEUR D'ÂMES.

Mais, laissons là
Ces considérations ascétiques,
Je suis descendu en ville
Pour les mondanités...
Ayant succombé...
À la tentation...

Je regarde donc avec intérêt
Deux films hollywoodiens
Remplis de scènes de violence
(Vaut mieux la regarder
Que la pratiquer) ;

Et, ici, au moins,
Le ketchup est en couleur...

Après avoir veillé ainsi
Jusqu'à près de minuit,
Je prends une bonne douche
Et me dirige vers ma couche
La tête pleine de scènes
Guerrières et d'horribles bruits...

(Minuit ! Imaginez,
Je me couche toujours
À 21 heures tapant, d'habitude.)

Je récite avec ferveur trois Avé,
Et sombre immédiatement
Dans les bras de Morphée !

Le lendemain matin,
Complètement repu
De la « grande » ville
Et de ses mondanités,
Je me lève avec le Soleil
Et reprends la route...
De mes solitudes glacées...

Je m'ennuie déjà de ma meute...

IKWÉISIS

Ô Enfant de mon Peuple,
Lumière des Étoiles,
Tu marches... seule...
Vers la Grande Forêt
De Pins gris...

Tu as l'air
Bien triste
Ô mon Enfant
Ikwéisis...

Ne te retourne pas !
Tu es sur la Bonne Route.
Là-bas, il y a ...
Ton village,
Ta famille,
Ta communauté.

Que fais-tu en ville ?

Que fais-tu...
Dans ce monde de folie ?
N'y retourne pas...
Ton Peuple t'appelle.

Regarde la Forêt,
Regarde ton Peuple.
Tu y es presque...

Mais... tu t'arrêtes ?
Tu as l'air perdue...
Ikwésis...

Avec ton doigt,
Tu écris...
Sur la neige :
ALLÔ !
JE T'AIME.

Puis,
Tu ajoutes...

En haut de ton message,
À droite...
MA PROPRE SIGNATURE ! ?
Comme...
S'il m'était adressé,
Personnellement...

Et,
Tu continues
Ta route...

Les Enfants
Ont parfois
Des Intuitions
Qui nous dépassent
Totalement !!!

Quelle sagesse !
Quel mystère !

Comment as-tu su
Ikwésis ?

Mon nom le plus secret ?
Celui que j'ai reçu
À ma naissance !

Je voudrais
Te crier :
« Attends !
C'est moi !
Ton protecteur... »

Mais,
Je n'ose pas,
J'ai trop de respect...
Et les choses ont tellement changé.

Je voudrais...
Te prendre dans mes bras
Et te soulever vers les nuages
En te déclarant que je t'aime
De l'amour le plus pur
Qui puisse exister
Un Amour pur, comme le tien...

Mais, j'en suis incapable...
Je le fais seulement dans ma tête.

La vie est devenue si compliquée
On dirait que quelqu'un a semé
La guerre partout...

Dans les familles,
Entre les parents,
Entre les parents
Et les Enfants...

Il y a même de la guerre...
Dans le coeur des gens !

Peut-être ne le sais-tu pas,
Mais, on me traiterait
De tous les noms,
On me jetterait
Même en prison...

Mais,
Tu m'as appelé,
Et me voici !

Pour toi,
Je me transformerai...
En un grand Oiseau
Tout Blanc...

Tu monteras sur mon dos.
Et, nous nous envolerons
Vers des pays plus cléments,
Des mondes plus compatissants.

Nous volerons sur les Ailes du Vent,
Nous remonterons le Fil du Temps.

Nous découvrirons le Monde
Pur comme il était avant,
Avant l'arrivée des Yeux Blancs.

J'ai le coeur qui bat si fort Ikwésis,
Il a mal, parce que tu as mal...

Tu es l'espoir
De l'Humanité,
Ikwésis.

Je vais me battre
Pour toi...
Pour toi et tous
Les Enfants de la Terre...

Et j'écris,
Sur la neige :

« BONJOUR !
JE T'AIME
PARDON ! »

Et je signe...

De mon nom...

D'Enfant...

C'EST UN CRI

La scène se passe
Dans un centre d'achat
D'une ville du Moyen-Nord...

Un Amérindien,
D'âge respectable,
Observe des Animaux
Enfermés dans une cage,
C'est un Cri.

Un autre Amérindien
Vient le retrouver.
Il est plus jeune,
Dans la quarantaine,
C'est un Algonquin.

Stupéfait, lui aussi,
De découvrir...
Pareil commerce,
Il dit à l'Aîné :

« Autrefois,
On faisait trafic
D'êtres humains,
Des Noirs...
Et des Rouges aussi ;

Maintenant,
Ce sont nos frères
Les Animaux
Qui sont réduits
En esclavage.

Y a-t-il...
Une différence ? »

L'Aîné ne dit rien...
Il tend la main
(Celle du Coeur),
Vers un Ouistiti
Enfermé dans la cage...

D'un geste rapide
Et surprenant,
Celui-ci passe
Son bras...
À travers les barreaux
De sa prison,
Et touche...
Un instant...
Du bout des doigts,
La main ouverte
Du vieil homme...

C'est un cri !

LA GUERRE À LA TERRE

Chaque pierre broyée
Par vos machines,
Est un coeur broyé.

Chaque Arbre assassiné
Par vos machines,
Est un frère assassiné.

Chaque Animal massacré
Par vos machines,
Est un frère massacré.

Chaque fois,
Chaque fois,
C'est moi
Que vous tuez.

Chaque balle,
Chaque bombe,
Chaque missile
Que vous lancez
Sur cette Planète,
Est une flèche
Qui vient percer mon coeur.

Chaque Enfant
Que vous blessez,

Chaque Enfant
Que vous tuez,
Est mon Enfant blessé,
Est mon Enfant tué.

Chaque Femme
Que vous blessez,
Chaque Femme
Que vous tuez
Est mon Espoir...
Assassiné.

Chaque fois
Que vous blessez
Un Homme,
Chaque fois
Que vous tuez
Un Homme,
C'est moi
Que vous blessez,
C'est moi
Que vous tuez !

Je suis
L'Humanité !
Je suis
La Chair
De la Terre !

Je vous en supplie !

Arrêtez ! Arrêtez !

Vous me tuez.

Vous tuez ma Mère.

Cessez le feu !!!

Deux minutes de Paix !

Deux minutes de Paix,
Sur cette Planète...

Juste deux minutes...

Est-ce trop demander ?

CHANT D'OURS

Beauté à l'Est

Beauté au Sud

Beauté à l'Ouest

Beauté au Nord

Beauté au Nadir

Beauté au Zénith

Beauté au Coeur

Beauté, Beauté, Beauté

Tout est Beauté

Tout est Beauté

(Inspiré d'un chant Navaho)

UN DOCTE PETIT DÉMON

En m'éveillant ce matin-là, je découvris un petit diabolotin tout rouge assis sur le pied de mon lit. Je ne fus pas effrayé à cause de son air plutôt sympathique.

Il m'annonça derechef qu'il m'apportait un message d'amour ; car, ce jour-là était, selon lui, la Fête de l'Amour. Ce message, il l'avait reçu de haute inspiration ; et, il avait pris soin de l'écrire sur une petite feuille de papier blanc, pour bien s'en souvenir. Il s'avança soudainement sur le lit, et me braqua la feuille devant les yeux !

(Cela s'était passé si vite que je n'avais pas eu le temps de dire ouf !)

L'inquiétude commença à s'insinuer en moi, et, méfiant, je lui annonçai que j'étais incapable de lire tant que je n'étais pas bien réveillé. (J'aurais pu lui dire que j'étais incapable de lire sans mes lunettes, mais je sentais qu'il me les aurait immédiatement fourrées sur le nez.)

Pas du tout décontenancé par mon refus, il décida de me lire sur-le-champ sa missive (j'allais ajouter : *d'inspiration divine*). Devant une telle détermination, je n'osai plus élever la moindre protestation.

Debout sur ma poitrine, il leva un petit doigt diaphane vers le ciel et commença à réciter sa diatribe. Il s'arrêtait souvent pour répéter ou expliquer des affirmations sur Dieu et l'Amour, afin que chaque mot atteigne le fin fond de mon cerveau. Il croyait avoir compris ma destinée sur Terre, il était même capable de lire en mon coeur et en mon âme...

Il semblait connaître des tas de choses à mon sujet, mais, j'étais tellement abasourdi par son comportement, que je n'y comprenais goutte.

Il donnait l'impression d'un sage, ou d'un docte savant féru d'un savoir ésotérique, ou encore d'une divinité antique tranchant entre le bien et le mal. Il confirma d'ailleurs cette dernière impression (il avait lu dans mes pensées, j'en étais sûr), en me répétant que ses paroles étaient d'inspiration divine ! ?

Et moi, je restais là, incapable de parler ou de bouger; trop abasourdi, trop incrédule... Comment lui faire comprendre qu'il n'était ni Jésus, ni Gandhi, ni même un sage ou un philosophe ?

Comment lui expliquer que le monde est un insondable mystère, que l'homme ne peut que s'interroger en vain sur Dieu et l'Amour ? Que cette interrogation même n'est rien d'autre qu'un acte de vanité... (Il m'aurait sans doute répliqué qu'il n'était pas un homme, et, il aurait eu raison.) Comment aurais-je pu lui faire comprendre (sans que l'un de mes propres petits démons intérieurs ne me vole la parole), que si la parole est d'argent, le Silence est d'or ? Que l'usage d'un mot (dit ou écrit), peut être dangereux... Non seulement pour soi, mais aussi pour les autres... Que nul n'a le droit (libre-arbitre oblige), de mettre le pied dans le Sentier de Vie d'une autre personne...

Merde ! Je suis tombé moi-même dans le panneau. Voici maintenant que j'affirme et pérore moi aussi pour me défendre (pour me défendre ou bien me

justifier ?). Ah ! Les périls du dire... Peut-être... Tout ce qu'on peut affirmer c'est « peut-être »...

Peut-être, que l'un des buts de l'Être humain, dans la voie de son évolution personnelle, est justement de combattre et de vaincre ces petits démons qui l'habitent : démons de l'envie, de la jalousie, de la colère, de l'alcool, de la science, de l'orgueil, de la vanité et du dire ! ?

Hum ! À bien y penser, vaut mieux retourner dans la sécurité du Silence.

« LAVABLE À L'EAU »

Je me suis levé ce matin-là, comme à tous les autres matins de ma vie. Je me suis dirigé vers une fenêtre de mon campe, celle qui donnait vers l'Est.

J'ai ouvert les rideaux afin de laisser entrer la lumière blanche du matin. C'était au Pays-des-Collines.

Il avait tellement neigé cet hiver-là, que la couche de neige recouvrant le sol avait plus de cent vingt centimètres d'épaisseur. « Pauvres animaux, ils doivent en arracher », me dis-je.

Je suis sorti dehors, et j'ai ramassé mes raquettes, qui étaient accrochées à côté de la porte. Ma mère est arrivée pendant que j'enfilais mes pieds dans les courroies. Elle est passée à côté de moi sans rien dire, elle s'en allait vers le Nord. Je l'ai suivie. Elle portait des vêtements de deuil, (elle pleure toujours la mort de ses enfants).

Nous ne sommes pas allés bien loin. Elle s'était arrêtée et regardait quelque chose qui dépassait de la neige.

Nous étions peut-être à trois cents mètres de la cabane, dans un dézère.

On aurait dit la tête d'un petit animal qui dépassait de la neige. Je me dirigeai rapidement dans cette direction. En m'approchant, je réalisai qu'il s'agissait d'un jeune Cerf de Virginie qui s'était enlisé dans la neige. Seule sa tête dépassait encore tant il était enfoncé, le pauvre petit.

En arrivant auprès de lui, je me rendis compte qu'il était à moitié mort de froid et de fatigue. Ma mère avait disparu. (Elle ne m'aurait pas conduit là si l'animal avait été mort.) Il y avait encore une chance de le sauver, une chance bien mince d'après ce que je pouvais voir... Il était littéralement congelé, le petit Wâwâshkêshi.

Il fallait que je le sorte vite de là, sinon il était foutu. Je détachai une de mes raquettes, et m'en servis comme d'une pelle, pour enlever le gros de la neige. Je finis ensuite de le dégager à la main. Cela se fit en très peu de temps.

Puis, je le pris dans mes bras et le portai le plus rapidement possible dans ma cabane.

Je le trouvai bien léger, il avait dû manquer de nourriture en plus. Rendus à l'intérieur, je le déposai près du poêle à bois, bien au chaud. Je lui apportai de l'eau, puis du maïs, mais il refusa de boire et de manger. Il en était incapable...

Je me rendis dehors avec une chaudière en fer blanc, et la remplis de neige. Je pris cette neige et m'en servis pour le frictionner afin d'activer la circulation du sang. Surtout au niveau des membres, qui étaient gelés comme du bois. Mais, il ne bougeait toujours pas.

Je pris alors ma meilleure couverture de laine et l'en enveloppai. Il ne réagissait toujours pas. Il était tellement affaibli, j'avais peur de le perdre. J'allai m'asseoir et l'observai, tout en réfléchissant. Que pouvais-je faire d'autre ? Attendre, simplement !

Non, je ne pouvais m'y résigner, il fallait tenter autre chose. Une idée saugrenue me passa alors par la tête. Du sel ! Peut-être qu'avec du sel, j'aurais de meilleurs résultats ? Et puis, ça ne pouvait pas lui faire de mal...

Je me levai de ma bûche et allai quérir un sac de sel (sel dont je me servais autrefois pour protéger mes fourrures des insectes).

Je pris le petit Chevreuil dans mes bras à nouveau, et le transportai jusque dans une grande bassine de fer, où je le déposai.

Je pris deux pleines poignées de sel, et, au moment où j'allais peut-être lui en offrir, d'une main et l'en frictionner de l'autre, (je ne savais plus trop par où commencer). C'est à ce moment-là que ma mère est entrée...

Elle a traversé la pièce, s'est approchée de nous, et elle m'a dit :

« Mon fils, tu en fais trop. »

Ces paroles eurent peu d'effet sur moi, (je laissai tomber le sel que j'avais dans les mains) ; mais, elles eurent un effet miraculeux sur le jeune animal.

À l'énoncé de ces paroles, il commença à donner des signes de vie très encourageants. Il se mit à respirer plus fort, je pus même sentir son haleine chaude sur mon visage. (Sa petite tête était tout près de la mienne.) Puis, il ouvrit de grands yeux doux, les tourna vers moi et dit, d'une voix toute menue :

« Je suis vivant. »

Dieu soit loué, il était sauvé !

C'est là que je me suis réveillé. J'ouvris la lumière et regardai l'heure : il était quatre heures du matin, et la date apparaissant au calendrier, était le premier juin 1994. C'était donc l'été, et non l'hiver... J'avais rêvé.

Je travaillais à ce moment-là, à la rédaction d'un livre, dont le titre provisoire était : *La Nation oubliée*. Un ouvrage commencé en 1985 et qui demandait beaucoup de recherches, vu la rareté des informations disponibles.

La Nation amérindienne étudiée était celle des Waweshkawini. Je croyais à ce moment-là, que ce mot de la langue algonquine était apparenté au mot *Wâwâshkesh*, qui sert à désigner le Cerf de Virginie.

Les Waweshkawini, qui ont déjà occupé une place de premier plan dans l'Histoire du pays, sont presque complètement oubliés de nos jours. Leurs descendants, éparpillés sur un immense territoire, ne sont même plus reconnus comme Autochtones par les gouvernements.

Cela me désolait beaucoup, car je chéris ce Peuple au plus haut point. Une idée me passa alors par la tête : et si ce rêve avait un rapport avec mes recherches ? Et si le jeune Cerf de mon rêve représentait la Nation Waweshkawini. À bien y penser, je finis par m'en convaincre.

Et alors, tout heureux de ma découverte, j'imaginai un plan pour faire connaître cette grande nouvelle au monde. J'avais, peu de temps auparavant, découvert

dans un sentier, un marqueur rouge pour le dessin. Je m'en saisis, le fourrai dans ma poche et sortis prendre ma marche. J'avais mon plan.

Comme d'habitude, j'empruntai le sentier qui suivait le cours de la rivière. Le nom que les Anishinabek lui ont donné est « Nadowé Tchiman Siping ». Ce qui signifie : « Il y a un canot iroquois dans la rivière ».

J'écrivis alors, sur des morceaux de bois qui bordaient le sentier, ces quelques mots :

LA NATION WAWESHKAWINI VIT.

Je répétais ce manège à plusieurs reprises, afin que tous ceux qui auraient l'idée de passer par là puissent apprendre cette grande nouvelle. Comme j'avais une ville de cinquante mille habitants à traverser, je pris d'infinies précautions afin de ne pas être vu.

Il était de toute façon très tôt le matin, et, comme on le sait, les citadins ont l'habitude de se lever tard. Je revins ensuite prestement à mon studio, qui était situé dans la ville voisine, à la frontière des deux cités.

Je passai la journée à écrire et, le lendemain matin, quand j'arrivai à la rivière, je découvris qu'un épais nuage de vapeur en avait émergé durant la nuit. Il recouvrait maintenant le lit du cours d'eau, ses berges et même les rives, là où passait mon sentier.

Je marchai dans ce brouillard. Rendu à l'endroit où *j'avais commis* mon premier graffiti, je m'arrêtai un peu et, mine de rien, y jetai un regard discret... Il n'y avait plus rien !

Je m'approchai encore plus, collai mon nez sur le dessus du garde-fou. Ô stupeur ! Il avait complètement disparu !

Le bois n'avait conservé aucune trace de mon message... C'était à n'y rien comprendre... Peut-être l'avais-je mis un peu plus près, ou un peu plus loin ? Je scrutai en amont, j'examinai en aval...

Pas la moindre trace de crayon !

Je continuai malgré tout, ma marche, un peu décontenancé...

C'est cependant plein d'espoir que j'arrivai au deuxième graffiti : mais nouvelle déception, il avait disparu lui aussi... Il en fut de même du troisième, du quatrième et de tous les autres...

Comme si une main mystérieuse les avait fait disparaître ! J'écourtai ma marche et rentrai rapidement à ma tanière, afin de me calmer un peu, et réfléchir en toute quiétude sur ce mystérieux phénomène.

Je mis bien du temps à comprendre ce qui s'était passé. À un moment donné, j'eus l'idée d'examiner le marqueur ayant servi à mon *forfait*.

Je l'examinai sur toutes les coutures... C'était un crayon à dessiner pour les jeunes bambins. Le nom du fabricant y apparaissait, ainsi qu'une courte notice :
NON TOXIQUE LAVABLE À L'EAU.

Le mystère était résolu ! C'était la rivière elle-même qui, de ses fines gouttelettes d'eau, était venue les effacer...

J'avais compris la leçon. Ce n'était pas sur du bois que je devais écrire, en catimini, mais sur du papier.

Pire encore, j'appris plus tard, (à force de fouiller on finit par trouver) que Waweshkawini ne veut pas dire Nation du Cerf mais : « Ceux du pays tortueux », ou, « Gens qui se déplacent en sinuant », (entre les montagnes), selon une autre traduction. Donc, mon interprétation du rêve était totalement erronée.

J'étais complètement à côté d'la traque.

LE TAMBOUR DE LA TERRE

Des cimes les plus élevées
Aux vallées les plus profondes,
Des myriades de particules de Vie
Pulsent dans l'atmosphère...

C'est le Tambour de la Terre
Qui vibre...
C'est le Tambour de la Terre
Qui chante...
C'est le Coeur d'Aki
Qui bat.

AKI Ô TÊWÊGAN
AKI Ô TÊWÊGAN

Vogue dans l'Espace
Ô tendre petite planète...
Tu parles aux Étoiles
Et elles te répondent.

Tu parles aussi...
À tes enfants,
Bien sûr...
Mais combien ?
Combien savent t'écouter ?

AKI Ô TÊWÊGAN
AKI Ô TÊWÊGAN

« La Terre n'appartient à personne,
C'est nous qui lui appartenons. »
(Sagesse... amérindienne...)

AKI, LA TERRE.

Taire la Terre,
C'est taire la Vie.

AKI Ô TÊWÊGAN
AKI Ô TÊWÊGAN

Mais...
Que dit la Terre ?

La Terre dit : « Beauté »
La Terre dit : « Paix »
La Terre dit : « Harmonie ».

Et que dit-elle encore ?
Elle dit...
« Foisonnement de vie ».

Foisonnement de vie ?
Et encore ?

« Arbre... Oiseau... Fleur...
Ruisseau... Caillou... Humus...
Feuille... Papillon.... Rivière...

Et ?

« Lac... Loutre... Loup...
Kag... »

Quoi ?

« KAG ! »

Ça veut dire : Porc-épic.

« KWA »,

Ça veut dire : Femme.

Ah ! Bon...

« Amik... Binèjish... Ishkodé...
Papitchi... Bijew... Papatsè...
Djiwan... Natagan... Papigan... »

Papigan ?

Ça veut dire « flûte »...

Ah !

AKI Ô TÊWÊGAN
AKI Ô TÊWÊGAN

Elle parle toutes les langues,
Connaît toutes les musiques,
Son Chant est universel.

De toutes les fibres de son être,
La Terre chante la Vie,
Elle magnifie Celui qui l'a créée.

Son chant est partout
Où l'on est...
Où l'on naît...

« Écouter, c'est **Contempler.** »
« Écouter, c'est **Sentir.** »
« Écouter, c'est **Réaliser.** »

Comme un Enfant...

Comme un encens...
Qui s'élève sans cesse
Vers le Ciel...

Il n'y a plus
Qu'à ouvrir
Les yeux,
Les oreilles,
Et le Coeur...

A K I Ô T Ê W Ê G A N
A K I Ô T Ê W Ê G A N

C'est un Chant sacré,
Et toujours renouvelé.

C'est le murmure du ruisseau,
Un paysage qui se découpe,
Le vent dans les branchages,
Le pas feutré du Couguar.

C'est la vague sur le lac,
Un nuage blanc qui passe,
Un sentier dans la neige,
Le long cri du Huard.

A K I Ô T Ê W Ê G A N

C'est le feu qui crépite,
Le sabot léger du Cerf,
Un abri sous les Arbres,
Les parfums de la nuit.

C'est le Papillon qui batifole,
La Grenouille qui coasse,
Le Bourdon qui bourdonne,
Le vol puissant de l'Aigle.

A K I Ô T Ê W Ê G A N

C'est une Aurore Boréale,
Les couleurs de l'automne,
Le brouillard qui se lève,
Le rire d'un petit enfant.

A K I Ô T Ê W Ê G A N

C'est ton propre Coeur qui bat,
C'est ton propre Coeur qui Voit

Le Tambour de la Terre...

NIKAG !

Un vol d'Outardes
En migration
Vers le Nord,
Passe...
Au-dessus
De ma tête.
À très basse altitude...

Elles viennent juste
De décoller...
Du champ d'à côté.

Le son...
Et la vibration
De leurs ailes
Sont si puissants,

Qu'elles...
M'enlèvent
Quasiment
Dans les airs
Avec elles...

En esprit...
En tout cas.

« Super tripatif ! »
Comme dirait Segas...

Vous connaissez « ce gars » ?

DES FLEURS POUR LES DIEUX

Dans les Andes lointaines,
Des peuples antiques
Attendent le jour lumineux
Où l'étoile nommée Soleil,
Brûlante d'un feu perpétuel,
Enverra des rayons spirituels
Qui baigneront notre planète,
La transformant en un monde
De délices, et y faisant pleuvoir
Des myriades de fleurs...

Selon cette légende ancienne,
Toutes les nations amérindiennes
Retrouveront, en ce jour béni,
Leur liberté et leur gloire d'antan.
Comme au temps de Kukulcan,
L'empereur poète...
Celui qui offrait des fleurs
En sacrifice aux adieux.

**DES FLEURS POUR LES DIEUX,
MAIS
PLUS JAMAIS DE VIES HUMAINES.**

MON AMI GWIGWICHI

Un petit ami,
Super gentil,
Et au doux nom
de Gwigwichi,
M'a raconté
Un jour
(c'était en janvier),
Les aléas
De sa vie.

Il était très timide,
Et toujours le dernier
À passer à table.

Pendant qu'il me jase
De ses soucis,
Sa voisine,
Un Pic chevelu
Femelle,
Nous écoute...

Tout en donnant
De grands coups de bec
Dans le bois pourri
De la Tremblaie,

Par intermittence...

Elle a peur
Qu'on dise du mal
De son espèce...
Peut-être...

Mais non,
Mon ami le Geai gris
Ne dit aucun mal
De Mère-Pic...

Il connaît parfaitement
Toutes les caches
De nourriture
De son territoire,
Qu'il visite assidûment.

Il y prend
De petits goûters
Et vérifie
Si un Écureuil,
Ou un autre intrus,
N'y a pas piqué
Quelque chose...

Il doit constamment
Trouver de nouvelles
Sources de nourriture,
Pour remplacer
Ce qui disparaît,
Et éviter la famine...

Pris de compassion
Pour le pauvre petit,
Je fouille...
Dans me poches
Et réussit
À y découvrir
Une arachide
En écale...
Oubliée là
Par bonheur...

Je m'approche,
Et la dépose
Au pied de l'Arbre
Où il est perché.

Puis,
Je retourne
À ma place...

Gwigwichi
S'est tu...

Il ne bouge pas,
Semble dédaigner
Mon offrande...

Puis,
Il retourne
À son travail...

Il voulait juste...

Jaser un peu...

Avec...

Un ami.

HOPE HOPI HOPE

« Nous sommes
le Peuple du Maïs...

Nous portons
le sort des Nations...

Nous faisons
croître le Maïs...

Avec...
Une seule pensée
Un seul esprit
Un seul coeur... »

Entourés
d'une clôture
se tenaient
les derniers
Naturels...

Utilisés
comme...
attraction
touristique...

Leurs sens
camouflés
par le béton...

Ils savent
pourtant...
les Naturels.

Ils chantent
pourtant...
les Naturels.

« Nous...

La Paix...

Les derniers...

Du Maïs...

Le Peuple... »

Hopi :
« Le Peuple
De la
Paix. »

Hope !
Hopi !
Hope !

NOS RACINES

L'humanité
Cherchera
Ses Racines,
Quand elle
Les aura
Perdues...

Dans la
Machine

Un Arbre
Peut-il
Vivre...

Sans...
Ses Racines ?

Sans Racines ?

Poser la question,
C'est y répondre.

LE DERNIER DES MAHIGAN

Je suis...
Le dernier
Des Mahigan.

Rangez
Vos pièges,
Vos poisons,
Et vos fusils.

Laissez-moi
Parcourir
En paix
Mon pays.

Laissez
Courir
Les Loups !

Je suis
Le dernier
De ma race,

Le dernier...
Des Mahigan.

IL Y AVAIT UNE FORÊT

Il y avait
Une Forêt,

Une Forêt
Vibrante...
Profonde...
Et pleine
De Sacré.

Une Forêt
Antique...
Un Temple
Vivant...
Élevé...
Par la Vie...
À la gloire...
De la Vie...

Mais...
Un jour...
La machine...
L'abominable...
Machine...
Est passée.

Il ne reste...
Plus rien...

Rien...
Que la Terre
Ravagée...

Il y avait
Une Forêt,

Une Forêt
Vivante,
Profonde,
Et pleine
De sacré.

Une Forêt
Immense...
Qui ne sera
Plus jamais.

Plus jamais
Qu'un rêve,

Qu'un rêve...

LA PANDÉMIE

Un mal étrange s'était répandu sur la Terre. Cela avait commencé dans les régions arctiques, frappant les populations autochtones qui y vivent. Les Inuit, Déné, Aléoutes, Tchouktches, Lapons et Yakoutes furent les premiers à en être frappés.

C'était un mal effroyable. Comme une lèpre dont la virulence aurait été multipliée par cent. Des rougeurs apparaissaient d'abord sur la peau. Peu de temps après, la chair des parties affectées pourrissait et se détachait en lambeaux. Les chairs finissaient par se détacher des os. Tous en étaient affectés : hommes, femmes et enfants ; riches comme pauvres, personne n'était épargné.

Quand la maladie commença à se répandre vers le Sud, là où il y avait des villes, les autorités gouvernementales commencèrent à s'inquiéter. Les chefs envoyèrent quérir leurs plus grands savants, afin qu'ils se penchent sur la question. Ils finirent par localiser l'endroit approximatif où le mal prenait son origine. C'était dans les régions polaires, là où il n'y a que de la neige et de la glace. Une équipe de scientifiques fut dépêchée sur les lieux, afin de localiser et identifier avec exactitude la source du mal. Il s'y rendirent de toute urgence par la voie des airs.

Leurs instruments détectèrent une source de radiations extrêmement puissante qui se dégageait des glaces. Ils localisèrent l'endroit exact d'où provenaient ces ondes de mort. Ils n'eurent pas à creuser longtemps

avant de mettre à jour une masse métallique sombre sur laquelle les lettres URSS apparaissaient en caractères russes.

Des déchets nucléaires avaient été enfouis là, sous les glaces polaires, à l'époque de l'Union soviétique. Les mouvements du sol et de la glace, en avaient fait remonter une partie vers la surface. Comme si la Terre avait essayé de régurgiter cette saloperie nucléaire...

Que faire ? Des radiations mortelles continuaient à se répandre sur la planète. Un nombre de plus en plus grand de gens étaient frappés du même mal. Les Animaux et les Plantes n'y échappaient pas. C'était la pire pandémie que l'esprit humain puisse concevoir. Des millions, puis des centaines de millions d'êtres humains en furent bientôt atteints. Était-ce la fin de l'espèce ?

Comme on ne trouvait aucun remède au mal effroyable, il semblait bien que l'humanité était perdue...

C'est alors que quelques-uns, parmi les plus humbles, eurent l'idée de se tourner vers Dieu. Ils se mirent à prier avec ardeur, à implorer la clémence du Ciel. Il y en eut d'autres qui suivirent leur exemple, et d'autres encore. De plus en plus d'âmes se tournaient vers le Créateur, pour Lui crier leur détresse. On jeûna, on fit pénitence, on se repentit de ses fautes. Les populations se convertirent en grands nombres.

Celui qui entend la prière des hommes, avant même qu'elle ne soit formulée, eut pitié de ses Enfants. Il insuffla cette pensée dans leurs coeurs : « SI VOUS

ARRIVEZ À VOUS AIMER, À VOUS AIMER
VRAIMENT LES UNS LES AUTRES, ALORS,
VOUS SEREZ GUÉRIS. »

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, fit bientôt le tour de la planète. (Il y en a toujours qui vivent dans le bruit et l'excitation, et n'arrivent pas à entendre la Voix de leur Coeur.)

Les médias reprirent la nouvelle, la diffusant dans toutes les langues.

Mais, les pauvres humains étaient écrasés sous le poids de leur mal. Impossible donc de s'aimer les uns les autres d'un amour charnel, avec des chairs en décomposition.

Ce n'était donc pas de cette forme d'*amour* là dont il était question. Il ne s'agissait pas non plus d'un amour possessif ou émotif ; et encore moins d'une forme d'ondes ou d'énergies qu'on pouvait diriger vers quelqu'un d'autre. Non, non, non, il s'agissait de bien autre chose.

Il était question ici d'Amour pur, d'Amour vrai, et de rien d'autre... C'était devenu une denrée rarissime, à une époque où tout était centré sur l'individu...

Des malades se traînèrent de peine et de misère les uns vers les autres et... ils commencèrent à se regarder... Comment faire ? Comment s'aimer d'un amour vrai ? Il fallait absolument y arriver, l'avenir de l'espèce était en train de se jouer. Il y en eut dont le coeur finit par s'attendrir, en voyant leurs frères, leurs soeurs malades. Ils connurent alors le sens du mot COMPASSION.

Oubliant leur état de santé précaire, ils commencèrent à prendre soin des autres. Puis d'autres les imitèrent, et d'autres encore. À la fin, tous prenaient soin les uns des autres.

On avait enfin compris ce qu'était l'Amour, l'Amour vrai. Et ce feu de l'Amour, qui s'était allumé dans le coeur de quelques-uns, se répandit dans tous les coeurs, partout sur la planète.

Tous les coeurs ayant été transformés par l'Amour, cet Amour devint si pur et si fort, que tous se mirent à prendre du mieux et à guérir rapidement. « L'Amour arrange tout, l'Amour guérit tout... »

C'est ainsi que l'Amour se répandit sur la Terre et, que toute la Création en fut transformée.

LEXIQUE

- Adopi** : Aulne
Akem : Raquette
Akemag : Raquettes
Aki : Terre
Amik : Castor
Anishinabé : Amérindien
Anishinabek : Amérindiens
Bijew : Lynx
Binè : Gélinotte huppée
Binèjish : Petite gélinotte (binèjic)
Djiwan : Courant
Gwigwichi : Geai gris (kwikwici)
Hopi : Nation amérindienne
Ikwésis : Fillette
Ishkodé : Feu (ickodé)
Kag : Porc-épic
Kinnikinnik : Tabac sauvage
Kisis : Soleil
Kitchi : Grand (kitci)
Kwa : Femme
Mahigan : Nation algonquienne
Mahigan : Loup
Mahiganag : Loups
Migwetch : Merci (migwetc)
Misabé : Géant
Missiamik : Castor géant
Mohouse : Orignal (mòs)
Nadowé : Iroquois
Natagan : Berge (cri)

Natokam : Berge (algonquin)
Navaho : Nation amérindienne
Nika : Outarde
Nikag : Outardes
Nin : Possessif
Ododema : Famille
Okonimikak : Au barrage de castors
Onigam : Portage
Ouache : Tanière (wac)
Ouatape : Racine (watòp)
Ozadi : Tremble
Papatsè : Pic-bois
Papigan : Flûte
Pijan : Viens
Papitchi : Merle (papitci)
Sipi : Rivière
Siping : Dans la rivière (lieu)
Tchiman : Canot (tciman)
Têwêgan : Tambour
Wâwâshkesh : Cerf (wâwâckec)
Wâwâshkêshish : Petit cerf (wâwâckêcic)
Weshkawini : Nation algonquine

Remarque :

La plupart des noms amérindiens apparaissant dans cet ouvrage appartiennent à la langue algonquine. Ils sont présentés selon l'écriture phonique, de préférence à l'orthographe généralement utilisée dans les communautés algonquines, afin d'en faciliter la compréhension et la lecture par le plus grand nombre. Quelques exemples sont donnés ici, entre parenthèses.

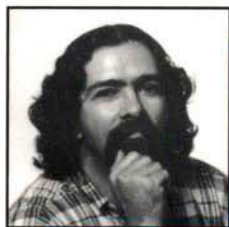
TABLE DES MATIÈRES

Migwetch	9
Voici !	12
Voyage au Mexique	14
Kaléidos	25
Le Cantique de la Forêt	27
Homme retrouvé	29
Trois pigeons	31
Adopi et Ozadi	33
Attentat à la Terre	36
La cité écroulée	38
Microcosmos	40
Corps de Gloire	42
Pays natal	45
Sagesse infuse	49

Le Murmure de la Terre	51
Le sommeil d'Aki	52
Au Festin de la Vie	54
Le Grand Corbeau	58
Un Sentier d'Arc-en-Ciel	61
Fuir !	65
Aimer !	67
Le Cantique de l'Eau	69
Des fleurs pour une amie	72
Le Gardien	74
La Grande Meute	75
Danger : Capteur d'âmes	77
Ikwésis	81
C'est un cri	87
La guerre à la Terre	89

Chant d'Ours	92
Un docte petit démon	93
« Lavable à l'eau »	96
Le Tambour de la Terre	103
Nikag !	109
Des fleurs pour les dieux	111
Mon ami Gwigwichi	112
Hope Hopi hope	116
Nos Racines	118
Le dernier des Mahigan	119
Il y avait une Forêt	120
La pandémie	122
Lexique	127

Achévé d'imprimer sur les presses de
AGMV / MARQUIS imprimeurs
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
au mois de mai 2000 pour le compte de Lettresplus.



« On dit que ma poésie est spirituelle. Il y a du vrai là-dedans...
Certains prient avec un chapelet ; d'autres, avec un calumet ;
moi, il m'arrive de prier avec ma plume...
Cette plume verte, j'essaie de la tremper
à l'encre rouge de mon cœur pour chanter la Vie.
Je me définis moi-même comme un chantre de la Nature... »

– Yvon H. Couture, Champcœur, Abitibi.

D'héritage franco-amérindien, Yvon H. Couture est né à Fiedmont,
dans la partie méridionale de la Vallée de Natagan.
À la fois chercheur, éditeur et écrivain, il a fondé la maison
d'édition Hyperborée au début des années 1980.
Ses travaux de recherche et de création ont paru
dans de nombreuses publications au Québec et en France.
AKI TÊWÉGAN est son sixième ouvrage.



Racines amérindiennes

ISBN 2-922134-04-0



9 782922 134049